Document generated on 04/24/2024 1:46 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Jésus de Montréal

Janick Beaulieu

Number 141-142, September 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50515ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Beaulieu, J. (1989). Jésus de Montréal. *Séquences*, (141-142), 67–72.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jésus de Montréal

JÉSUS DE MONTRÉAL — Réalisation: Denys Arcand — **Scénario:** Denys Arcand — **Production:** Roger Frappier et Pierre Gendron — **Images:** Guy Dufaux — **Montage:** Isabelle Dedieu — **Son:** Patrick Rousseau et Marcel Pothier — **Musique:** Yves Laferrière — **Costumes:** Louise Jobin — **Animation:** François Aubry — **Interprétation:** Lothaire Bluteau (Daniel Coulombe/Jésus), Rémy Girard (Martin Durocher), Catherine Wilkening (Mireille Fontaine), Robert Lepage (René Sylvestre), Johanne-Marie Tremblay (Constance Lazure), Gilles Pelletier (Raymond Leclerc), Cédric Noël (Pascal Berger), Pauline Martin (France Garibaldi), Yves Jacques (Richard Cardinal), Monique Miller (Denise Quintal), Jean-Louis Millette (Roméo Miroir), Michael Barnard (Ivan Karamazov), Marie-Christine Barrault (Madame Fameuse), Judith Magre (Madame Célèbre), Pascal Rollin (un homme élégant), Boris Bergman (Jerzy Strelisky), Paule Baillargeon (Aurore Léger), Claude Léveillée (un théologien), Gaston Lepage (Bob Chalifoux), Marc Messier (John Lambert), Marcel Sabourin (Ariel, prophète ésotérique), Denys Arcand (un juge), Andrée

Pouvez-vous décliner *degradatio* (déclin), du nominatif à l'accusatif en passant par le génitif, sans omettre le datif et l'ablatif? Vous en perdez votre latin? Pas étonnant si vous ne l'avez jamais appris. Par contre, sans décliner l'invitation, Denys Arcand peut le faire. Même sans trop s'en rendre compte, il a été de tous les déclins de son peuple avant celui de l'empire américain. Arcand connaît bien l'Histoire de son pays sans bon sens et il l'aime assez pour en dénoncer quelques attitudes contradictoires. Un peuple mal à l'aise sur la chaise droite d'un designer anglais, mais confortable entre deux chaises.

Denys Arcand, avec *On est au coton,* a montré du doigt le déclin du respect de la personne par l'exploitation d'une main d'oeuvre vouée au silence. Il nous montre dans *Québec: Duplessis et après* le déclin de la conscience politique des Québécois dans le fait qu'elle répète à satiété les mêmes erreurs. *Réjeanne Padovani* et *La Maudite Galette* avouaient le déclin de l'honnêteté, tandis que *Le Confort et l'Indifférence* constatait cyniquement celui de la fièvre nationaliste. Avec *Jésus de Montréal*, Arcand s'attaque-t-il au déclin de l'empire catholique au Québec? Disons qu'il constate un déclin qui invite à faire jouer un déclic, sans trop donner de claques.

Un loup dans la bergerie

Le déclin de l'emprise catholique au Québec? Dans le Québec d'avant les années 60, tout le monde se devait d'écrire droit, dit-on, dans les cahiers bien lignés. Et ce, sous la houlette ou la férule d'un clergé aussi puissant qu'omniprésent. Survient la fameuse Révolution tranquille. Certains parleraient plutôt d'involution fracassante. La Providence se voit forcée de se convertir en état providentiel. Les institutions religieuses ne savent plus à quel *Parent* se vouer. Ils en auront des *rapports* stomacaux dans le sens québécois du terme. Le loup dans la bergerie, affamé comme un ogre privé de nourriture depuis longtemps, dévore lentement mais efficacement plusieurs petits moutons qui se mettent à douter de la qualité de leur laine. Au coeur des institutions religieuses, on constate des défections. Des moutons grelottent des sons plaintifs: « Le Seigneur est mon berger, mais il m'a laissé tomber. » Un certain nombre quittent la bergerie pour respirer un air plus laïque. Et des laïques désertent les églises pour se donner des airs de liberté. Durant cette période de remise en question, de braves marins n'ont pas quitté la barre pour maintenir leur bateau voguant droit sur des vagues croches. Parmi eux, il y a des personnes irréductibles qui ont la vocation bien ancrée. On y trouve aussi de lâches opportunistes. C'est le cas du père Leclerc. Issu d'une famille pauvre, le sacerdoce lui donnait une sorte de promotion sociale. Il s'y accroche encore aujourd'hui.

Double vie et triple vie

Le père Leclerc est un pur produit de ce grand chambardement. Pur n'est peut-être pas l'adjectif qualificatif le plus approprié. Oui, ce prêtre plus très jeune découche de sa communauté pour mieux coucher avec Constance, une actrice dont il avait, comme par hasard, recommandé l'embauche au nouveau Jésus-acteur, chargé de rajeunir la Passion dans la façon de la jouer. Il n'y a pas que son voeu de chasteté qui porte un négligé avec force trous; il avoue lui-même n'avoir pas eu le courage de défroquer comme certains de ses confrères. En somme, la peur de l'insécurité et la crainte de perdre un certain prestige l'ont empêché de partir au large. Voilà comment on peut mener une double vie dans ce Québec d'aujourd'hui.

Mais il ne faut pas penser que ce dédoublement s'avère strictement réservé aux membres du clergé. On voit dans ce film des personnes qui poursuivent une triple vie. Justement, en parlant de dédoublement, le film surprend des acteurs en train de doubler en français de petits films pornos. Doubler en français? C'est beaucoup dire. Il y a là plus de borborygmes et d'onomatopées que de dialogues raciniens. Et ces acteurs sont appelés à jouer dans la Passion du Christ. Double jeu qui fait que les contrastes jubilent avec allégresse. Ce n'est pas tout. Ces mêmes acteurs devront prêter leur corps et leur voix pour vendre des produits qui ne les enchantent pas outre mesure. Nécessité fait loi. L'idéal qui donne l'accolade à la pureté du métier a ses raisons que le vécu ne connaît point. Ces cercles vicieux, tout acteur d'ici les connaît bien. Et Denys Arcand constate qu'un acteur est souvent obligé de mener cette triple vie s'il veut payer son épicier. Lui-même a tourné plusieurs commerciaux entre deux longs métrages. Il en sait long sur le sujet.

Un acteur pas comme les autres

Dans certaines professions, on rencontre des gens qui refusent tout compromis pour se donner entièrement à leur art. Au théâtre, ils investissent leur personnage de l'intérieur au point de ne faire plus qu'un avec lui. C'est le cas de Daniel Coulombe à qui on demandera d'incarner le personnage de Jésus. Je m'en voudrais de ne pas souligner ici que Denys Arcand ne pouvait pas faire un meilleur choix que celui de Lothaire Bluteau. Je ne lui ai jamais serré la *pince-monseigneur.* Sans le connaître personnellement, ce que j'ai vu de lui au théâtre où il joue peu souvent m'a convaincu que ce jeune homme n'acceptait pas de jouer n'importe quoi ni n'importe comment. Je ne l'ai jamais vu s'adonner à la publicité ni à d'autres concesssions de ce genre. Au cinéma où il est souvent sollicité, il n'a commis qu'une seule erreur: jouer dans *La Nuit avec Hortense* de Jean Chabot. On l'y sent aussi absent que mal à l'aise.

Lothaire Bluteau nous offre un heureux mélange de fragilité et de détermination. Sur le plan physique, il n'a rien d'un athlète gonflé aux stéroïdes anabolisants. Son apparence est si fragile qu'on aurait envie de lui tenir la main pour l'empêcher de tomber. D'autre part, il y a dans ses gestes très sobres et surtout dans son regard clair une telle détermination qu'on redoute chez lui la plus petite colère à l'horizon. Ce dosage en fait un personnage aussi mystérieux qu'attachant. C'était l'acteur idéal pour suggérer ce Jésus des Évangiles qui proclame à ciel ouvert que Dieu manifeste sa grandeur à travers ceux et celles qui admettent leurs faiblesses comme pour mieux s'ouvrir à la miséricorde divine. Son jeu m'a semblé aussi généreux qu'une grappe de raisin qui n'est pas avare de son nectar, tout en conservant l'attitude mystérieuse d'un artichaut qui laisse désirer son coeur.

Un spectacle dérangeant

Daniel Coulombe arrive d'un séjour à l'étranger. Comme acteur, il a la réputation d'avoir un faible très fort pour le travail bien fait. Même s'il est considéré comme le meilleur acteur québécois de sa génération, sur le plan du travail, c'est la disette. Pas le moindre petit rôle à trimbaler sous le bras. Jusqu'à ce que le père Leclerc lui offre de jouer le rôle principal dans un chemin de la croix avec le mandat de moderniser un texte par trop démodé. Le tout se déroulera en plein air dans les jardins de l'Oratoire Saint-Joseph. Les nouveaux acteurs seront choisis par Daniel lui-même. C'est la carte blanche dans toute sa splendeur. Un beau défi à relever. D'autant plus que pour notre jeune homme, jouer, c'est plus que faire semblant de ou s'amuser à, tout en faisant comme si. Il faut aller chercher au fond de soi le personnage jusque dans ses joies et ses malaises profonds.

Daniel va beaucoup plus loin qu'un lissage à fleur de peau. Il entreprend d'aller puiser quelques vérités au fond du puits de la recherche historique, archéologique, exégétique, théologique et christologique. Daniel a tellement fouillé l'Évangile de Marc que les bons pères, lors d'une représentation qui attire beaucoup de monde, en perdent leur latin et leur tolérance quand ils se sentent accusés d'hypocrites profiteurs. Les autorités ordonnent au père Leclerc de faire annuler ce spectacle aussi dérangeant qu'une prophétie de malheur. Auparavant, Daniel aura attiré des artistes, des disciples ésotériques, des amateurs de sensations fortes, des journalistes assoiffés de découvertes. Il sera même perçu comme un prophète du nouvel âge ou de l'Apocalypse. Chacun essaiera de tirer la couverture médiatique de son côté.

Cette expérience fascinante pour notre jeune acteur l'influencera jusqu'à donner un nouveau sens à la profondeur de son engagement. Jésus le travaille intérieurement. Les valeurs évangéliques l'invitent à voir différemment choses et gens. Il convertira ses acteurs-disciples. Daniel réalisera dans sa propre chair qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Sa mort ne sera pas inutile: elle sera porteuse de vie. Ses disciples songent à fonder une troupe qui respectera la pureté de son engagement théâtral.

Le chant profond de l'Évangile

Jésus de Montréal dégage une nette sympathie pour le chant profond du message évangélique, mais il pratique une méfiance

certaine envers les voix officielles chargées de véhiculer ce message. À cause de ces dernières, on assisterait à des noces de Cana renversées. Le bon vin se changerait en eau. Et une eau qui brouillerait la qualité de sa source. Peut-on y déceler un certain compte à régler de la part de Denys Arcand avec l'éducation religieuse de son enfance? Peut-être. Cependant, Arcand ne tombe jamais dans un anticléricalisme grossier à la Claude Fournier.

En fait, Arcand nous renvoie à l'éternelle tension entre l'Évangile et l'institution chargée de sa conservation et de sa diffusion. Tension inévitable parce que l'Église, montée sur son grand É comme un clocher inébranlable, se dit sainte à cause de sa tête qui est le Christ. Mais elle oublie parfois qu'elle est composée de pécheurs. L'Église manquerait-elle d'humilité? Oui. C'est là son défaut mignon. Elle en a mis du temps pour admettre avec Galilée que la vie sur terre n'était pas plate, mais qu'on pouvait y danser en rond si on acceptait d'en faire le tour avec réalisme. Ce tiraillement n'est pas nouveau. Dès les débuts du Christianisme, on a vu Paul tancer Pierre, son chef, au sujet des obligations juives imposées aux païens convertis.

Je connais des chrétiens qui grincent des dents devant une Église qui bénit d'une main toute gantée de la miséricorde de Dieu et qui, de l'autre assène des coups inspirés par une colère qui n'a de sainte que son apparence. « Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite » prendrait ici un sens pour le moins inquétant. Dans le film, d'une main, on offre toute liberté à l'artiste et, de l'autre, on va jusqu'à le faire arrêter. Tout compte fait, les propos d'Arcand ne sont pas irrecevables. Il a adopté un peu l'attitude de Jésus qui s'est montré lui-même très sévère face à l'hypocrisie et très critique envers les institutions de son époque.

Des transpositions remarquables

La grande originalité de *Jésus de Montréal* réside dans le fait que Denys Arcand a réussi à transposer la vie de Jésus dans le monde

Lachapelle (Sophie de Villers, la psychologue), Denis Bouchard (un ambulancier), Jean Marchand (un astrophysicien), Claude Blanchard (un sergent-détective), Roy Dupuis (un sergent-détective), Paul Tana (un médecin italien) — **Origine:** Canada (Québec) — 1989 — 120 minutes — **Distribution:** Max Films.

d'aujourd'hui en se servant du spectacle, des médias et de la réalité la plus contemporaine. J'ai souvent entendu dire que si Jésus revenait sur terre il se servirait abondamment des techniques modernes. En effet, Jésus a occupé toutes les tribunes de son époque. Il a pris la parole dans le temple. Il a fait un sermon percutant sur la montagne. Il a provoqué des discussions sur la place publique. Il a fait des miracles spectaculaires. Il aurait même fréquenté la taverne du coin, puisqu'il se tenait souvent avec les publicains et les pécheurs. Chose plutôt rare chez un enfant sage: il a commis une fugue très remarquée à l'âge de douze ans. Il aurait même encouragé une très bonne marque de vin: *le label Jésus* aux noces de Cana.

À la manière de Jésus, Daniel part à la recherche de disciples qu'il trouvera non pas sur les rives de pêcheurs, mais dans des studios de pécheurs. En ce qui concerne les fameuses tentations au désert, Satan prend la figure de l'avocat Richard Cardinal qui s'amuse à faire des plans de carrières pour des artistes en mal de gloire. Si Jésus accepte les propositions de l'avocat, ce dernier pourra mettre le monde à ses pieds. On peut voir dans cette Haïtienne qui s'accroche au personnage de Jésus pendant le jeu de la Passion une allusion à Véronique qui essuie le visage du Christ.

Dans le film, l'engorgement des urgences se présente comme une occasion de dénoncer le manque d'organisation de nos institutions hospitalières. C'est surtout une merveilleuse occasion de transposer dans un langage très moderne une sorte de résurrection qui se révèle à ceux qui savent lire entre des guillemets. Par l'intermédiaire de ses amies, Daniel fera don de son corps que le médecin du lieu considère comme « un don du ciel » à cause de la qualité de son sang. Son coeur donnera la vie à un homme assez âgé qui, en se réveillant, dira spontanément: « Mon Dieu! » Ses yeux rendront la vue à une pauvre aveugle. Et on imagine que plusieurs autres personnes seront sauvées. En plus d'être ingénieuse, cette transposition touche notre sensibilité moderne en profondeur.

In Gold We Trust

La séquence la plus frappante, c'est celle qui fait allusion à Jésus en train de chasser les vendeurs du temple. C'est la plus réussie sur le plan de la transposition d'un geste évangélique dans le contexte de notre civilisation moderne. Le dieu le plus vénéré aujourd'hui, c'est l'argent. C'est bien connu. Un quidam a même dit que sur le dollar américain, on devrait remplacer *In God we Trust* par *In Gold we Trust*. Après tout, des cyniques vous diront que Jésus approuvait notre société de consommation puisqu'il a dit sur la croix: « Tout est consommé ». Qui va se charger de titiller cette rage de consommer? La publicité. Les nouvelles tables de la loi sur la consommation, ce sont les réclames qui claquent au vent comme des drapeaux en signe de dollar.

Dans *Jésus de Montréal*, on voit Daniel Coulombe renverser les instruments mis en place pour une publicité télévisée. Une publicité qui exploite le corps de la femme au profit d'une bière branchée. Plus tard, Daniel avouera à une psychologue qu'il n'a pas l'habitude de se mettre en colère, mais qu'il n'a pas pu se retenir devant un tel mépris de la personne humaine. Sans doute, parce que le mépris se classe au plus bas dans l'échelle des sentiments humains. Il se situe aux antipodes du respect de la personne. La séquence des vendeurs du temple vous traverse comme un coup de fouet. C'est impressionnant.

Humour et tragédie

Dans ce film, le sublime côtoie parfois le trivial. Ce qui a fait dire à un lecteur de *La Presse* que *Jésus de Montréal* était une caricature révoltante de la Passion du Christ parce que le « sacré » ne fait pas bon ménage avec l'humour. C'est là faire montre d'une imcompréhension totale face à la démarche de Denys Arcand. Certes, Arcand manie avec aisance l'ironie et même le cynisme. Mais l'ensemble du film ne sombre jamais dans le ridicule. Loin de là. Quand on vient arrêter notre Jésus-acteur en croix à cause d'une plainte déposée par une agence de publicité, on peut soupçonner aussi l'intervention sournoise du clergé pour mettre fin au spectacle. Le père Leclerc explique qu'il est demeuré dans sa congrégation pour ne pas recommencer sa vie à zéro. Dans presque tous les propos tenus par ce dernier, on reconnaît le cynisme de Denys Arcand. D'ailleurs, il fera du père Leclerc le Judas idéal de cette tragédie moderne parce qu'il a trahi la confiance de l'interprète de Jésus. Il a déchiré la belle carte blanche de la liberté d'expression.

Lorsqu'on décide d'arrêter le spectacle, une voix proteste parce qu'elle veut connaître la suite de l'histoire. C'est Bob Chalifoux qui

intervient pour dire que tout le monde sait qu'il meurt et ressuscite. Il n'y a pas de mystère là-dedans. C'est de l'ironie à son comble montée.

Les séquences comiques visent à alléger l'atmosphère. Arcand ridiculise certains comportements, mais jamais il ne caricature la profondeur du message évangélique. Au contraire, les scènes comiques servent par contraste à mettre en valeur la profondeur du jeu de la Passion. Ici, on est très loin d'une caricature du chemin de la croix. Je sais que le procédé s'avère dangereux. Une corde raide qui ramollit durant l'exécution d'une acrobatie, ça risque de faire basculer le spectacle dans la tragédie loufoque d'un goût plus que douteux. Or, la mise en scène de Denys Arcand retombe toujours sur ses pattes comme un chat de cirque qui sait s'adapter aux milieux qu'il éblouit. Il est félin, cet Arcand! Vous avez pensé à « fellinien? » Vous pensez juste. Continuez ainsi et vous irez jusqu'à Cannes, et le monde agitera ses palmes devant vous. On ne *juryra* que par vous.

Facture et livraison

La facture de *Jésus de Montréal* m'a fait penser à une immense rosace avec des points sombres voisinant des zones baignées d'azur et de jaune soleil. Les éléments disparates sont si bien intégrés dans la mouvance de l'histoire que le spectacle et la réalité tendent à ne faire qu'un. Arcand a fait appel au talent d'Isabelle Dedieu pour veiller au montage. La monteuse de *Thérèse*, c'est elle. Isabelle Dedieu, avec un nom de cette qualité, ne pouvait pas se tromper.

Le film est construit un peu à la manière de l'Évangile de Marc. Des scènes courtes, des traits incisifs et des petits détails suggestifs. On y trouve des allusions cocasses. Le père Leclerc a fait la connaissance d'une actrice dans le sens biblique du terme. Son nom? Constance. J'y ai vu une allusion à ce vieux cantique: *À notre Mère*, composé par F.X. Moreau. Cantique qui a fait sourire plusieurs générations de collégiens. Le cinquième couplet se lit comme suit: « Avec constance, fais ton devoir; en ma puissance mets ton espoir ». Cette allusion n'est probablement pas volontaire chez Arcand. Tout simplement, cela prouverait que j'ai l'esprit plus malveillant que le sien. Cependant, je crois que le choix du nom de Coulombe n'est pas innocent. Enlevez le « u » de son nom et vous verrez passer un message de paix.

À-média-vat!

Arcand se sert parfois d'images bibliques audacieuses pour suggérer des propos subtils. Par exemple, ce parallélisme entre Jésus marchant sur les eaux et Mireille qui avance lourdement sur l'eau. Avec le manque de conviction qui sied à un mannequin qui se sent appréciée pour le seul talent de ses formes callipyges. Cette dernière, légèrement vêtue, travaille comme modèle-objet pour une publicité d'eau de cologne. Le nom du produit: Esprit No 7. Vous avez vu l'allusion aux 7 dons du Saint-Esprit? Arcand laisse entendre que la publicité ne recule devant rien pour vendre sa salade. Même pas devant des symboles « sacrés ». Arcand ne se gêne pas pour ironiser sur le dos des médias qui sont capables de vendre leur âme pour avoir leur exclusivité ou la vedette de l'heure. Les médias ont-ils une âme? Peut-être une âme damnée d'avance.

Tout en nous montrant les perceptions diverses de ce chemin de la croix, Arcand regarde d'un oeil amusé les attitudes des médias. Il y a cette sympathique chroniqueuse qui pratique l'éternelle pâmoison devant toute manifestation culturelle. Emballement tellement poussé qu'il pourrait s'exprimer avant même la livraison du colis. Évidemment, les Québécois ont reconnu la Grimaldi de Montréal. Par contre, il y a ces reporters qui diffusent des informations contradictoires concernant Daniel Coulombe, le nouveau prodige. D'un côté, on dit qu'il n'est jamais sorti de son fromage. De l'autre, on affirme qu'il a passé le plus clair de son temps à l'étranger. Qui croire? Peu importe la vérité. L'important, c'est d'y aller de son petit spectacle. *À-média-vat!*

Des hypothèses farfelues?

On sait par Origène qu'un certain Celse a soutenu que Marie aurait été mise enceinte par un soldat romain. Dans la polémique juive, il y a une solide traditon qui prône l'illégitimité de Jésus. Les Évangiles de l'enfance seraient-ils une réponse sur le plan de la foi chrétienne à cette polémique juive ou vice versa? On ne le sait pas. Ici, on nage en pleine hypothèse.

Récemment, une théologienne féministe, Jane Schaberg, a publié aux États-Unis *The Illegitimacy of Jesus* qui parle de la naissance illégitime de ce dernier. Mais elle ne tranche pas entre le viol ou la séduction de Marie. D'après André Myre, un spécialiste du Nouveau Testament, cela demeure une hypothèse parmi plusieurs autres qui prônent la naissance virginale de Jésus.

Denys Arcand a fait appel à ces hypothèses pour étonner les croyants en les invitant à se poser des questions. Après tout, questionner les origines de sa foi peut servir à la purifier. Mille questions n'aboutissent pas nécessairement à un doute. De toute façon, dans l'ensemble du film, cela apparaît très secondaire, voire même marginal.

Ressusciter ou ne pas ressusciter, voilà la question!

Dans *Jésus de Montréal*, j'ai remarqué une ambiguïté certaine au sujet de la résurrection du Christ. Je persiste à voir dans le don des organes de Daniel une sorte de résurrection dans une transposition très moderne. Je me souviens avoir entendu Arcand approuver ce genre d'interprétation dans une entrevue télévisée. Or, dans le film, le réalisateur avance qu'on aurait pris pour le Christ ressuscité quelqu'un qui lui ressemblait. Cela rejoint d'autres rumeurs. Par exemple, celle qu'on peut lire dans Matthieu, 28, 12-15: « Les grands prêtres, après s'être assemblés avec les anciens et avoir tenu conseil, donnèrent aux soldats une forte somme d'argent, avec cette consigne: « Vous direz ceci: Ses disciples sont venus de nuit et l'ont dérobé pendant que nous dormions. Et si l'affaire vient aux oreilles du gouverneur, c'est nous qui l'apaiserons, et nous ferons en sorte que vous ne soyez pas inquiétés. Ils prirent l'argent et se conformèrent à la leçon qu'on leur avait apprise. Ce récit s'est propagé chez les Juifs jusqu'à ce jour. »

Il faut savoir que les exégètes, les biblistes et les théologiens s'entendent tous sur le fait que le Christianisme a commencé avec la résurrection du Christ. Sans la résurrection, pas de foi chrétienne

possible. Saint Paul affirme lui-même que si le Christ n'est pas ressuscité notre foi est vaine. Comment cela a-t-il pu échapper à Denys Arcand? N'a-t-il pas lu tout ce qu'on a écrit sur Jésus, ces dix dernières années? Je l'ai entendu dire à la télévision anglophone qu'on peut considérer la vie de Jésus comme une légende plus ou moins dorée. Son message nous rejoint encore aujourd'hui. Voilà ce qui est important pour lui.

Les croyants ne sont pas obligés de faire leurs des déclarations plus ou moins farfelues. D'autant plus que le film, dans son ensemble, proclame une admiration certaine pour ce Jésus qui ne s'est pas contenté de dire de belles phrases. Il a eu le courage d'aller au bout de ses idées. Il a payé de sa vie l'audace d'aimer.

Journée de fou? Soirée de films!

Super Ecran ne peut rien faire pour vos journées de fou. Mais nous pouvons vous les faire oublier, en soirée. Imaginez: tous les grands films, en primeur, chez vous. Sans interruptions publicitaires. Avec un choix d'heures de diffusion. Grâce à Super Ecran, votre salon devient votre cinéma!

- plus de 80 films par mois • version intégrale
- minimum de 25 primeurs
- guide-horaire mensuel gratuit

Abonnez-vous en téléphonant à votre câblodistributeur

Du cinéma sans coupures, chez vous!

SUPER ECRAN MD
LE CANAL DE FILMS

Le meilleur film d'Arcand

Ce petit diable de Denys Arcand a été visité par la grâce. Du moins, celle qu'on dit cinématographique. Il lui sera beaucoup pardonné puisqu'il nous donne avec *Jésus de Montréal* son meilleur film.

En fait, Denys Arcand n'a aucun pardon à solliciter. Avec ce film, il n'a jamais voulu prouver la supercherie de la divinité du Christ ni la naissance illégitime de Jésus. Il a essayé tout simplement de nous entretenir de la difficulté pour un acteur de vivre décemment de son métier au Québec. Il nous parle de l'influence que peut avoir un rôle tragique sur la vie privée d'un acteur. Il nous invite à réfléchir sur la faune médiatique qui s'installe dans nos salons pour convertir la moindre conversation en *show* télévisé. C'est tout un programme. Et il nous le livre avec brio.

Arcand ne se contente pas de nous servir un spectacle brillant. Pour le même prix, il nous fournit les éléments d'un regard critique sur le genre de vie que nous privilégions. Il n'a pas voulu faire un film religieux. Honnêtement, il propose un renouement avec les racines de son enfance qui a connu un milieu familial profondément religieux.

L'enfance profonde

Denys Arcand qui se dit agnostique, comment en est-il venu à nous émouvoir à ce point avec l'Évangile de Marc? Sur le plan cinématographique, après avoir médité longuement *Jésus de Montréal*, je me suis trouvé un début d'explication. J'ai pensé à l'aventure de la *Thérèse* d'Alain Cavalier. Depuis quelques années, Cavalier voulait réaliser un film sur la petite Thérèse, mais il ne savait pas comment s'y prendre pour la cerner sans la trahir. Cet intérêt originait de son enfance. La petite Thérèse dans les écoles catholiques était alors une grande star. D'autre part, il paraît qu'on passe toute sa vie à essayer de retrouver l'intensité et la pureté d'une émotion originelle. C'est peut-être ce dont a été touchée l'heureuse victime Alain Cavalier. Faut-il rester fidèle à son enfance profonde pour commettre des chefs-d'oeuvre? Il semble que oui si on en juge par Truffaut et ses *400 coups* et par Louis Malle avec *Au revoir les enfants*. Oui, le miracle a eu lieu. *Thérèse* fera-t-il *cavalier* seul? Non. Le miracle se continue avec Denys Arcand. Loin de régler ses comptes avec l'éducation religieuse de son enfance, Denys Arcand a essayé de renouer avec son enfance profonde. La religion de son enfance, il l'a décapée de ses mièvreries comme pour mieux restaurer le message évangélique qui ne badine pas avec la radicalité du don de la vie qui entonne sur une croix le chant profond de l'amour.

Jésus de Montréal nous arrive après plusieurs autres films qui s'inspirent du patrimoine religieux. Des films en provenance de pays très différents. Il y a là plus qu'une mode passagère. On peut y voir comme un vide à combler. De toute façon, ce n'est pas tous les jours que, dans le cinéma québécois, on nous offre une nourriture aussi solide en nous invitant à nous questionner sur notre héritage religieux. D'ailleurs, ce film pourrait donner naissance, ici, à une nouvelle expression pour souligner un élan d'admiration: « C'est bon en p'tit *Jésus de Montréal!* »

Janick Beaulieu